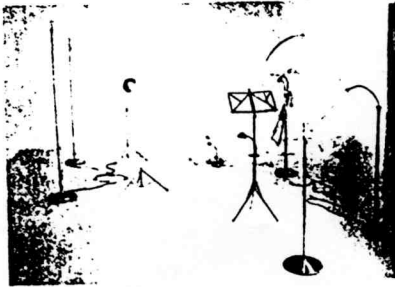


DÉTOURS JUBILATOIRES

ESPACE INTÉGRÉ

RICHARD MILL
Galerie Trois points
372, rue Ste-Catherine Ouest,
espace 520
Du 5 mai au 2 juin 2001



Richard Mill
Sans titre n° 1400, 2001
Lampes et objets métalliques
3,6m x 1,8m x 3,6m

L'art de Richard Mill ne crie pas. Il murmure plutôt, d'une sobre voix. Il désigne, en fait, les instruments propres à une approche et les éléments indissociables d'une méthode. Bien que l'art minimaliste soit son courant de prédilection, sa démarche est indéniablement personnelle, fondée sur ce que l'artiste qualifie « d'écartés cohérents ».

Dès ses débuts, dans les années 1970, le travail de Richard Mill s'est inscrit dans le courant du minimalisme américain, caractérisé par le recours aux formes épurées, ainsi qu'à une grande austérité stylistique. Si ses imposants tableaux noirs ont contribué à bâtir sa notoriété, les détours qu'il a introduits dans sa production au fil du temps, sans jamais perdre de vue ses préoccupations initiales, ont cristallisé sa réputation d'artiste contemporain. Ainsi, l'ajout d'objets et de touches de couleurs à ses peintures, s'il a fait sourcilier plus d'un puriste, caractérise néanmoins l'ensemble de son œuvre au-delà de toute adhésion à un conformisme institutionnel.

Le spectateur averti s'attend certes à être dévoyé par quelque entorse aux conventions du minimalisme en franchissant le seuil de la Galerie Trois points, or nul n'est susceptible de deviner l'effet de vide et de flottement que provoquent les « peintures spatiales » totalement épurées de Richard Mill. Sur fond de mur crème, les œuvres sans titre, occupent l'espace, et donnent consistance à l'espace par leur dépouillement même. Une des pièces est essentiellement composée de lampes et de trépieds, objets anonymes, dépourvus du moindre trait distinctif. Le trajet perceptuel n'est retenu par aucun détail de la création et se définit constamment dans l'étendue entre les éléments au sein duquel le spectateur peut se déplacer. Une autre « toile », puisque c'est ainsi que l'artiste se plaît à qualifier ces réalisations, réunit des morceaux de bois disparates, allant du tronc d'arbre arborant quelques branches à des patères vernies, en un assemblage vertical qui ne va pas sans évoquer une forêt dénaturée. Cette pièce incorpore le mur de la galerie qui sert de point d'appui à certains éléments.

L'espace (celui de la salle d'exposition, celui qui sépare les toiles du spectateur et celui qui existe entre les objets rassemblés par la composition) devient, dans le cas de chacune des créations, partie intégrante de l'œuvre puisque le regard glisse inévitablement sur la neutralité des objets et la simplicité des assemblages pour s'attarder sur l'environnement. Les éléments hétéroclites entrecroisent entre eux des relations d'ordre formel selon la qualité de leur surface ou la superficie qu'ils occupent. La somme de ces parties forme des œuvres dont le référent n'est pas le réel, des créations qui devraient prendre un sens par elles-mêmes. Comme le souligne l'artiste : « Il n'y a pas d'idées camouflées derrière l'œuvre, mais une idée et sa matérialisation qui ne font qu'un. »

Après de longues années de production alimentées par les notions de cadre et de gestualité, voilà que Mill délaisse les peintures essentiellement monochromes en faveur d'objets disparates auxquels il applique un langage esthétique mariant les courbes aux lignes, le vide à la géométrie. On retrouve, dans ses sculptures, une vision qui rappelle ses toiles. Toujours épurées, voire même austères, ses « peintures tridimensionnelles » peuvent être contemplées à distance, mais le spectateur gagne à littéralement y pénétrer pour en retenir plus qu'une première lecture impressionniste.

Ce nouveau médium lui permet donc d'approfondir sa démarche dans une direction, perspective qu'il cherchait déjà à explorer dès ses débuts à titre de peintre : le souci d'assigner l'espace qui sépare l'œuvre d'art et le spectateur en tant que partie intégrante de la création. « J'ai toujours observé qu'il se passe quelque chose dans la zone qu'il y a entre l'œuvre et les six ou sept pieds qui la lient aux spectateurs. Cet espace tend à s'intégrer à l'œuvre et à devenir un élément à part entière qu'il importe de considérer », affirme le créateur. Cet intérêt lui a valu la désapprobation de certains de ses pairs théoriciens du minimalisme. Qu'à cela ne tienne, Richard Mill n'a, jusqu'à ce jour, pas laissé les dictats des institutions régir ses œuvres.

D'ailleurs, peu importe quel médium l'artiste privilégie, ses créations ne se livrent pas toujours spontanément au spectateur. Inutile de chercher le sujet, d'appliquer la métaphore, puisqu'il s'agit d'art abstrait dans son plus pur état. L'illusionnisme pictural et le souci d'esthétisme ont été expurgés au profit d'une vision épurée qui se concrétise en une exposition d'une facture des plus minimalistes qui risque de laisser plus d'un spectateur perplexe.

Même si le temps, le cadrage et le mouvement, trois aspects de la création visuelle qui régissent notre conception de l'image moderne, sont des paramètres que Richard Mill a su, en plus de trente ans de carrière, exploiter à travers son œuvre, il serait légitime pour le spectateur néophyte de se questionner. La sculpture à laquelle il est confronté serait-elle vide de propos ? Est-elle attribuable à une réflexion personnelle ou au courant de peinture minimaliste des années soixante ayant connu son paroxysme avec Malevitch ?

Pleinement apprécier les sculptures de Richard Mill requiert une connaissance de sa démarche, de sa volonté de mieux comprendre l'espace et sa dynamique en tentant de le réduire à sa plus simple vision. Au premier abord, ses sculptures paraissent hermétiques et leur froidur ne livre rien. Il faut accepter de circuler entre les pièces, malgré le malaise passager que cette transgression de l'espace artistique risque de provoquer. C'est seulement en violant le « tabou spatial » qui sépare habituellement l'œuvre du spectateur, auquel les règles strictes des musées et des galeries ont conditionné leurs visiteurs, que cette exposition prend véritablement son sens. Répondre à cette invitation qu'adresse Richard Mill vaut amplement le pincement de culpabilité qui

s'empare de quiconque s'approche d'une pièce jusqu'à la touche puisqu'il résulte une délicieuse jubilation. Elle accompagne le moment où le pied se pose dans la toile et donne à l'observateur le plaisir de contempler l'œuvre à la fois dans son intégrité et dans son intériorité.

Martine Rouleau